

À la nouaison d'un fruit attendu. D'abord, il y a eu un gonflement de chair verte là où avait existé une fleur. Des couleurs se sont annoncées ensuite. Et puis ?

C'est le mot *trop* qui marque. *Trop*, ce mot qui en précède toujours un autre. En général négatif. Presque toujours un adjectif. *Trop* annonce en ce temps de l'enfance de Pierre un reproche potentiel. Ce n'est que dans sa vie d'adulte qu'il s'appliquera gentiment à ceux qui sont appréciés. Sans s'accrocher à aucun adjectif. Or, au temps d'enfance de Pierre, *trop* marque toujours l'excès condamnable d'un qualificatif négatif. Toutefois, dans les dires des adultes de ce temps-là, cela ne s'applique jamais à lui. Les autres écoliers sont trop dissipés, trop turbulents, trop paresseux, trop bouchés et même complètement. Jamais lui.

Pourtant cette femme vient de dire à son père qu'il est trop, pour la première fois. Trop d'école. Trop chez lui à l'école. Dit par une femme qui vient jouer à l'école un rôle qui n'est pas celui de professeur.

Trop d'école. Il a d'abord entendu «trop d'équerre». Comme avec les r roulés. Ça l'a réconforté en faisant détour par son grand-père. Aurait bien pu correspondre à son souhait sempiternel que tout soit d'équerre! Comme les pièces de métal à fabriquer pour les avions. Dit en roulant les r, avec son accent des Pyrénées-Orientales. Être d'équerre, une qualité, la qualité par excellence. Mais dans ce cas, inimaginable qu'on puisse l'être trop...

Pourtant, s'il y a là un reproche, cela n'empêche pas la femme qui vient de parler d'être souriante. Ses cheveux sont courts et gris brillant. Elle a une voix nasillarde, parle presque en professeur. Tout en disant des choses différentes. Elle est assise à un bureau de salle de classe, qui ne semble

pas un endroit familier pour elle. Il y a quelques instants, elle a appelé en direction du couloir. Juste le nom suivant sur sa liste :

«Pierre Cassé...»

Tout en parlant, elle tripote avec gourmandise les accoudoirs du fauteuil. Un professeur en serait blasé. C'est le soir de rencontre entre la conseillère, les collégiens et leurs parents. Elle est la conseillère. Le père de Pierre doit donc être là. Pierre le sait mais n'en distingue rien. Sauf une présence agacée, tout près de lui, sûrement lui.

Pierre est entièrement rempli par la résonance de la phrase. Il est trop d'école. Il sent confusément qu'il y a là deux versants. Un le remplit d'orgueil. À l'égal de l'orgueil de son grand-père pour les pièces parfaites fabriquées à destination des avions. Mais il y a de l'autre côté une menace. Son père ne l'en protégera pas puisque la phrase ne fait que l'agacer comme s'il ne la prenait pas au sérieux, lui le maître d'école. D'ailleurs, c'est bien toute la famille qui a contribué à faire de Pierre un enfant trop d'école. Trop chez lui à l'école. Pas d'autre chez lui ? Il va étouffer.

Il se réveille. Assis dans son lit, il prend le temps de vérifier qu'il n'est plus assis sur la chaise dure de la salle de classe face à la dame souriante mais aussi menaçante du bureau. Il peut alors se lever. Aller se débarbouiller, soigneusement comme tous les matins, et se peigner. S'habiller avec des vêtements qu'il a soigneusement choisis la veille. Puis, son petit-déjeuner. La bonne quantité de pain, la bonne quantité de beurre, la bonne quantité de confiture. Calculées une fois pour toutes et invariables. Avec la tasse de thé. Le temps le plus long est celui de la vérification du sac. Pour tout ce qu'il aura à faire et aussi ce qu'il pourrait avoir à faire.

Un coup d'œil à la pendule. Comme d'habitude, il a la petite marge qu'il faut pour partir à l'aise.

Son premier sourire du jour devant l'alignement des portemanteaux. Juste à côté, le tableau noir le tente. Il prend une craie, la choisit rouge mais n'ose qu'une insignifiante virgule. Il y a encore du chemin à faire. Si encore il arrivait à la trouver désopilante ou encore féroce, cette virgule !

Mais dans l'immédiat, il suit un chemin trop bien connu. Celui qui sépare la petite école désaffectée, où il habite depuis six mois, de la ville où il travaille depuis sept ans. Officiellement au Service du contrôle de l'évolution culturelle. Un chargé d'observations qui doit détecter ce qui change. Officiellement.

Trouvé, roulé en boule dans un trou de brique affleurante :

Centre d'interprétation de l'art du phylactère

« Monsieur,

Nous avons bien reçu votre proposition d'exposition de plafond intitulée « nuages en bulles hors d'école » et vous remercions de la confiance que vous nous témoignez. Malheureusement, nos perspectives d'organisation et de développement ne nous permettent pas d'envisager la tenue de cette exposition.

*Vous souhaitant bon courage dans votre recherche
et vous assurant de nos salutations les meilleures... »*

Tout autour, le crépi du mur de l'école désaffectée est effrité et la brique affleurante. Il a dû y avoir un choc. La trace s'en est marquée à l'épaule d'une veste parka qui ne restera pas tout l'hiver sur la même personne. Sera abandonnée quelques semaines plus tard en salle d'embarquement de l'aéroport de Toulouse-Blagnac. Comme une vieille peau après la mue.

La trace à l'épaule restera unique en son genre. Aberrant moment de négligence dans le port régulier du vêtement d'hiver ? Vêtement soigné jusque-là selon les bonnes habitudes héritées de l'école. Jusqu'au choc contre le mur. Par l'effet de tangage d'un matin certainement particulier.

Retrouvant vite un équilibre au moins élémentaire, Pierre Cassé parvient à sa voiture, une blanche démodée, pas trop cabossée, qu'il ménage comme on lui a appris à faire avec ses outils d'élcolier. Pierre Cassé, homme supposé mûr puisqu'il vient d'atteindre la quarantaine, va devoir faire se faufiler dans la brume des coteaux une autre brume, dont l'a rempli son rêve. La brume des coteaux dit le beau temps à venir. Selon l'expression de sa collègue Maïlis. Il préférerait dire autrement. La brume de l'intérieur est signe incertain que quelque chose se prépare. Quoi ? Pas forcément l'équivalent d'un ciel bleu et d'un soleil qui pique aux épaules.

Durant le trajet, le seul élément de netteté est le son de la radio qui frétille dans l'habitacle. Depuis quelque temps, il ne cherche plus à faire grâce à elle de ces retours en arrière musicaux et nostalgiques. Il écoute les débats de culture qui l'agacent et le stimulent en même temps. Stimulent en lui l'apparition de quelqu'un qui réplique aux débatteurs. L'une de ses mains cogne le volant tout en parlant. Pour le moment, l'autre main tient encore le volant prudemment.

Les coteaux font place à la banlieue. Pierre se sent rempli d'indulgence pour les gens qu'il voit marcher le long des rues. Il sait confusément qu'il juge sa vie plus haut que la leur, et pourtant ne s'en contente pas. Depuis qu'il habite l'école désaffectée, c'est plus facile d'assumer cela tout de même. Sa vie est pour de vrai perchée sur un coteau. Avec trop de brume parfois.

Il arrive tout mou au moment de chercher une place de stationnement pour sa voiture. Si mou que la recherche pourrait durer longtemps. Or, il y aurait risque, inacceptable au regard de lui-même, d'être en retard au travail. Mais la marge prise au départ est là pour ça. Il peut garder sa fierté de ne jamais s'agacer contre les autres chercheurs de stationnement matinal. Encore plus grande fierté de ne pas faire comme ceux qui l'ont trouvé de cette manière qu'il trouve indélicate: avec précipitation, sans faire l'effort de laisser de l'espace disponible aux autres.

Tout de même, sa collègue Maïlis est installée la première au bureau. Il y a bien là un petit pincement du côté de Pierre. Cela ressemble à arriver en retard à l'école, ce qui ne lui est jamais arrivé en son temps d'enfant à l'école. Heureusement, Maïlis sait faire diversion. Elle est en train d'appuyer la pointe de son pied nu sur le rebord d'une chaise, elle a retroussé son pantalon jusqu'au genou et elle applique sur son mollet une pommade. L'odeur de vanille met Pierre en appétit. La rondeur du mollet l'empêche pour quelque temps de penser à autre chose que ce qui se passe dans ce bureau.

Il y a deux ans, Maïlis a choisi de partager le bureau de Pierre. Un peu pour l'empathie qu'il manifestait lorsqu'ils se croisaient dans le couloir, un peu pour son calme, observé en réunion. Qui lui a donné espoir d'éviter elle-même les montées d'humeur qui poussent parfois à en dire trop. Et à se fâcher de manière irrémédiable, comme c'est arrivé avec Dom du bureau 13. Son ancien bureau.

Elle travaille officiellement à la mission des sports partagés. Officiellement mission d'encouragement aux sports partagés. Tandis que Pierre, juste en face d'elle, s'efforce de

repérer les évolutions culturelles. Toute nouvelle administration du cadre et de la vie. Réclamant des piles de papier, rapports, projets, qui s'accumulent à cheval sur les deux bureaux. Or, dans la famille de Maïlisso, on est plutôt entrepreneur que gratte-papier. Et même particulièrement entrepreneur en bâtiment. Rien à voir avec la famille de Pierre, chargée en une génération de mots savants et de préoccupations aigres-douces. Des paysans devenus maîtres d'école. Dont Pierre a reçu le bloc de science nouvelle par contrecoup d'enfance passée dans des logements d'école. Plus, de temps en temps, une petite anecdote de cour de récréation qui remonte et qu'il offre à Maïlisso. Si exotique pour elle. Mais ces derniers temps, la rancune du Cassé a commencé de poindre dans les beaux souvenirs d'école de Pierre. Sans rien dire, Maïlisso en a été gênée.

Car elle se doit de favoriser l'esprit sport. L'administration souhaite que rien n'entrave le jeu des compétitions ordinaires. Cela passe par l'éducation de la jeunesse. Qui doit pratiquer et accepter l'issue des compétitions. Pour bien se sentir dans la lignée de sa famille, Maïlisso tient à ce que tout soit lisse dans la façon de gagner son pécule. Des projets positifs, clairs et ambitieux. Être ainsi digne fille de ses parents. Elle occulte ainsi la deuxième partie, trouble, de sa mission: entraîner la jeunesse à accepter la défaite, même injuste. Le Cassé la lui a rappelée ces derniers temps. Quelquefois brutalement.

«Encore un coup où ceux qui se seront le plus dépensés seront les perdants. Comme toi Maïlisso. Parce que malgré tout ce que tu fais, ils ne te changeront pas de grade.»

Voilà longtemps que l'administration maintient Maïlisso au même poste, au même grade, à la même paie. Malgré ses garçons qui grandissent et réclament toujours plus. Voilà plusieurs projets faits avec des groupes de jeunes sportifs qui n'ont pas été retenus. «Trop à la base» a été écrit sur le ver-

dict administratif en guise de reproche. Cela, ce Pierre qui perd alors terriblement de son empathie, le note, le retient, le ressasse.

Aussi, pour ne pas risquer d'entendre de propos aigres venant de son collègue dès le début de la journée, Maïlissee parle. Elle est en train de passer de sa tenue de cycliste à sa tenue de travail. Elle vient, comme tous les matins, de péda-ler pendant trois-quarts d'heure le long du canal. Elle est remplie de choses à raconter. Il y aura eu des hérons, des poissons au ventre en l'air, quelques cyclistes excentriques, dont certains pédalent scandaleusement couchés, et ce qu'elle aime par-dessus tout: le soleil qui réchauffe le canal après la nuit et fait s'élever de sa surface des fumerolles, particulièremment près du pont de Mange-pomme.

Il pourrait y avoir besoin pour Pierre de se protéger de cette avalanche verbale pour pouvoir commencer à travailler. Or, dès qu'elle le voit vraiment en position au clavier, Maïlissee sait s'interrompre. Comme au coup de sifflet de l'arbitre.

Au creux de la journée de travail, le rêve de la nuit précédente revient à la mémoire de Pierre, en alternance avec une pénible scène vécue il y a six mois. Début de la rupture avec Armelle. Après cinq ans de bonheur. Se dit encore Pierre, six mois après.

«Arrête de chercher à mériter ton bon point quand on fait l'amour!»

Il a entendu cela souvent au long des cinq ans, mais particulièremment au cours des deux derniers mois. Ne pouvait s'empêcher de chercher à comprendre comment répondre à la demande de la femme avec laquelle il partageait sa vie. Obligation de montrer qu'il était un homme à l'écoute? Il s'était fait un devoir de ne pas la traiter en support de son

propre plaisir. Un devoir. Et justement, être mêlée au devoir, c'était ce qui déplaisait à Armelle.

Mais surtout, au bout des cinq ans, Armelle n'a plus supporté son insistance à l'appeler «ma maîtresse» devant les autres. Elle a insisté pour le titre d'amante jusqu'à n'en plus pouvoir. Au début, maîtresse lui avait plu. Convenait bien à ces moments où Armelle adorait le chevaucher en agitant sa crinière bouclée. Elle disait que c'était trop d'être à la fois la cavalière et la crinière. Trop, en cette période, avait acquis l'accès à l'absolu. Du plaisir par exemple. Elle ordonnait souvent cette position. En maîtresse qui contraignait parfois ses boucles en de fouettantes tresses. Elle disait aussi, avec le sourire, qu'il savait beaucoup de choses. Il en était flatté. Puis vint la période où elle s'en est agacée, disant qu'elle se sentait une imbécile à côté de lui. Il ne l'a jamais prise pour une imbécile. Mais n'a pas su reconnaître à temps ce qu'elle lui avait appris. À temps. Il se dit parfois qu'il va maintenant l'écrire, tout ce qu'elle lui a appris. En faire une de ses rédactions, une longue rédaction qu'il lui apportera. Mais non, ce n'est pas comme cela qu'ils reviendront ensemble.

Si une inspection avait eu lieu dès le mois de novembre au bureau sport et culture, elle aurait peut-être remarqué, au milieu des piles bien rangées, quelque chose comme un monticule de papiers qui n'aurait plus de forme précise. Aberration dans un paysage de piles bien ordonnées par des habitudes scolairement acquises.

Un tirage de message électronique apparaît dans une faille du monticule :

«Monsieur,

Je suis au regret de vous informer que nous ne retenons pas votre proposition d'article pour deux raisons. La première est que

notre prochain numéro est complet et qu'ensuite nous n'aurons plus d'autre numéro ouvert à des contributions comme la vôtre avant longtemps. La seconde est que la parution de votre article supposerait des remaniements d'importance.

Je vous suggère de proposer cet article à une autre revue.

Avec mes regrets et mes sentiments cordiaux

Le rédacteur en chef de la Revue des recherches culturelles»

Le message a ainsi été enfoui mais une main agacée n'a pu s'empêcher de heurter la pile supérieure après l'avoir reposée. Lassitude ? Découragement ? Geste annonçant peut-être l'étape que l'inspection doit avant tout reconstituer. L'étape de nouaison de la colère.

Il ne s'agit donc pas d'une inspection professionnelle, pas de celles qui mettent des notes administratives. De celles qui recherchent pourquoi un fait précis a été commis, qui recherchent des culpabilités. De celles qui traquent. Quand il est encore temps de traquer.

Après une telle journée, le retour à l'école désaffectée installe le terrain d'une lutte intime. Pierre pourrait se contenter de récupérer pour la journée du lendemain, un repas du soir, un peu de rangement dans la maison, les TIP du jour à renvoyer. Se dire: encore heureux pour lui de n'avoir pas, comme Maïlis, trois enfants et tout ce qu'il y a à faire avec !

Il pourrait de son côté se permettre de savourer, au petit jardin en friches de l'école désaffectée, les bienfaits d'une présence végétale rare dans la région: un figuier tardif qui offre jusque dans les brumes de novembre quelques fruits bien camouflés. D'une peau couleur de feuille, avec juste un reflet violacé en plus, ils recèlent une chair grenat, presque trop sucrée pour accepter l'idée d'automne. Des fruits trop d'été encore.